

Boris sans Béatrice : harem intérieur

Anne-Christine Loranger

Number 302, May 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82157ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2016). Review of [Boris sans Béatrice : harem intérieur]. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 14–15.

Boris sans Béatrice

Harem intérieur

*Disons-le tout de go, nous admirons le travail de Denis Côté. Parce qu'il nous emmène loin des sentiers battus. Parce qu'il prend des risques. Parce qu'il cherche à pousser le cinéma dans ses retranchements. Parce qu'en se cherchant, il nous questionne. Et parce qu'il trouve les moyens de faire tout cela en 35 mm. Cela peut donner des bijoux comme **Les états nordiques** ou **Vic+Flo ont vu un ours** ou des objets de curiosité tels que **Carcasses** ou **Bestiaire**. Qu'on aime ou pas, on peut se plaire à être dérangé.*

ANNE-CHRISTINE LORANGER



Comme un rapport de domination

SURFACES

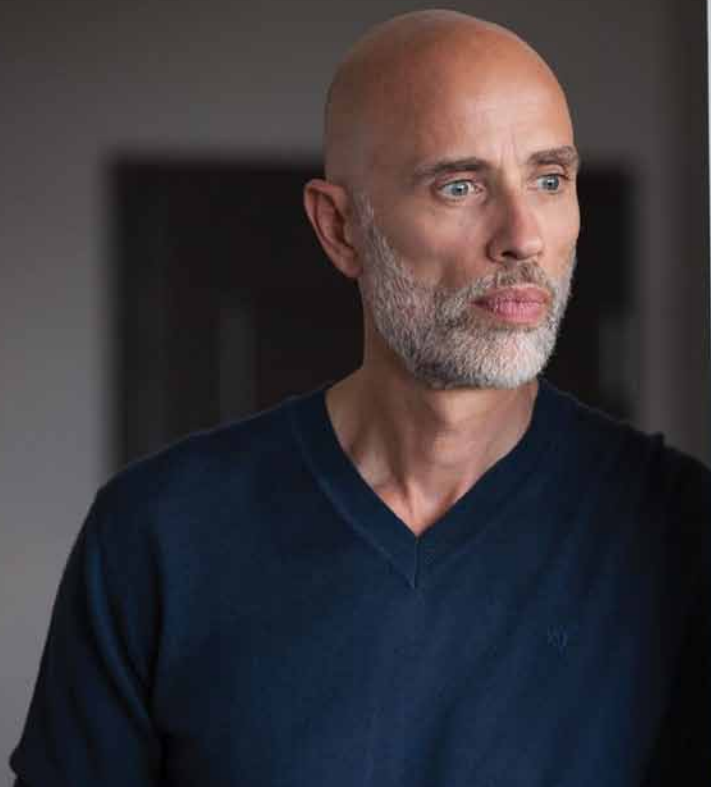
Avec **Boris sans Béatrice** Denis Côté intègre des thèmes généralement ignorés par le cinéma québécois. Son personnage principal, Boris Malinovski (James Hyndman), est l'immigrant qui a réussi, l'homme d'affaires d'origine russe qui s'exprime parfaitement en français et évolue avec naturel dans le monde francophone. Nos clichés nationaux, généreux en petits pains bénis, en prennent ici pour leur rhume. Boris est riche, puissant, sa femme est ministre au fédéral, il vit dans le luxe. Son attitude sans compromis et son pouvoir lui attirant des adversaires, il est victime d'une guéguerre nationaliste dans le comté qui abrite sa maison de campagne. Ce personnage n'obéit donc pas aux thèmes traditionnels (et historiquement bien réels) de la misère, de la soumission et des revendications politiques chers au cinéma de la Belle Province. Sûr de lui-même, Boris mène sa barque et garde le contrôle sans s'inquiéter de plaire. De fait, il agace. C'est le but.

De l'autre côté du mur, il y a sa femme Béatrice (Simone-Élise Gérard), belle, fragile, vulnérable et silencieuse. En proie à une mystérieuse léthargie qui la laisse quasi comateuse, elle est le cœur

muet du film, la partie submergée de l'iceberg. C'est vers elle que converge l'émotion que Denis Côté refuse au personnage de Boris. Le spectateur lui tend les bras sans la connaître, sans même savoir la cause de sa dépression. Son mari l'ignore, lui aussi.

La clé du film de Denis Côté réside finalement dans son titre, car qui est Boris sans Béatrice? Qui est cet homme qui possède tout, statut, richesse, pouvoir, prestance, sans la part féminine de lui-même? Qui est-il sans la pléthore de facettes féminines en lui, qu'il avait laissées en dormance?

Comme beaucoup de mâles alpha, Boris est entouré de femmes avec lesquelles il entretient des rapports de domination à des degrés divers. Sa mère (Louise Laprade), qu'il ignore. Sa fille (Laetitia Isambert-



La psyché d'un homme enfermé au sein de lui-même

Denis) dont il rejette les idées libérales. Helga (Dounia Sichov), sa splendide maîtresse, qu'il laisse tomber par le biais d'un banal texto. Finalement, il y a Klara (Isolda Dychauk), la jeune employée russe qui prend soin de Béatrice, et avec qui il s'envoie en l'air à deux portes de sa femme enfouie dans son silence et sa souffrance. Autour de ce harem, on retrouve le premier ministre du Canada (Bruce LaBruce), qui débarque à l'improviste pour visiter Béatrice et donner ses recommandations. Surtout, il y a l'Étranger (Denis Lavant), personnage mystérieux qui provoque des rencontres nocturnes avec Boris. Semblant tout connaître de sa vie, il lui reproche d'être la cause de la maladie de sa femme. Ces personnages passent dans l'existence de Boris comme autant de météores, laissant une trop courte trace dans son ciel, avant qu'il ne se décide enfin à se laisser toucher. Mais où mène cette histoire? Au spectateur avide de l'originalité habituelle à Côté, il semble qu'il ait suivi ici une trame plutôt convenue.

DE PROFUNDIS

C'est le personnage de l'Étranger, qu'on reconnaît comme la voix de la conscience de Boris, qui tient le fil de l'autre histoire, celle que Côté raconte en filigrane. C'est lui qui nous permet de comprendre qu'avec *Boris sans Béatrice*, on est passé de l'autre côté du miroir. Telle Dorothée dans *Le magicien d'Oz* (1939) ou *Alice au pays des merveilles* (1865), nous nous sommes enfoncés

dans la psyché de Boris. De même que dans un rêve où ceux qu'on rencontre sont des alter ego, des projections de notre propre esprit, tous les personnages qui gravitent autour de Boris sont des parts de lui-même. Le film est en fait un voyage initiatique où chaque rencontre donne accès à une nouvelle porte, où chaque personnage donne accès à une nouvelle dimension de cet homme troublé. Le réalisateur propose d'ailleurs, à la fin, un *Mad Tea Party* où l'Étranger, tel le Chapelier Fou, invite tous les personnages à table pour boire un thé.

La clé du film de Denis Côté réside finalement dans son titre, car qui est Boris sans Béatrice? Qui est cet homme qui possède tout, statut, richesse, pouvoir, prestance, sans la part féminine de lui-même? Qui est-il sans la pléthore de facettes féminines en lui, qu'il avait laissées en dormance? Qui est Boris lorsqu'il refuse d'écouter les alter ego masculins qui lui crient qu'il a abandonné, qu'il trompe, la meilleure part de lui-même? Selon Côté, ce Boris-là est une coquille vide, un homme dépouillé de lui-même, fade et inintéressant. Donc autoritaire et contrôlant.

Émile Nelligan, dans *Le vaisseau d'or* (1899), décrit la figure de proue de son vaisseau par ces mots: « la Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues, s'étalait à sa proue au soleil excessif ». L'interprétation de Paul Wyczynski¹ serait que le vaisseau qui sombre symbolise « le naufrage de l'intelligence lucide ». Nelligan, un mois avant son internement, aurait donc eu l'intuition de sa propre désintégration mentale, de la fuite de son esprit. Qu'est cette Cyprine (terme clinique nouveau à l'époque de Nelligan et signifiant le liquide sécrété chez la femme lors de l'excitation sexuelle), sinon la partie féminine, sensuelle, orgasmique de lui-même, celle qui le guidait vers le « soleil excessif », la dernière à disparaître dans « l'abîme du rêve »? Boris, en ce sens, opère la trajectoire inverse à celle de Nelligan: en recréant des liens avec ses alter ego féminins, il émerge de l'abîme du rêve pour retrouver la vraie Béatrice qui, patiemment, l'attend.

La tentative de Denis Côté d'explorer la psyché d'un homme enfermé au sein de lui-même donne-t-elle ce qu'on appelle « un bon film »? Le grand public – et certains critiques – dira sans doute que non. On doit cependant être content que de tels films soient tournés. Comme on doit être fier que notre cinéma abrite des Denis Côté, Robert Morin, Sébastien Pilote ou Anne Émond. Comme on doit être reconnaissant aux Monique Simard et Carole Brabant qui les financent. Parce que ce sont ceux qui dérangent qui font avancer les sociétés humaines. Et parce que des groupes armés comme ISIS nous donnent un aperçu de ce que peuvent être des sociétés où le féminin n'a plus de voix. On est tous perdants à ce jeu-là, nous dit Côté. Boris le premier.

★★★★½

¹ Paul Wyczynski, Émile Nelligan 1879-1941: Biographie, Montréal, Fides, 1987, p.315

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2016 – **Durée:** 1 h 33 – **Réal.:** Denis Côté – **Scén.:** Denis Côté – **Images:** Jessica Lee Gagné – **Mont.:** Nicolas Roy – **Mus.:** Ghislain Poirier – **Son:** Frédéric Cloutier, Bernard Gariépy-Strobl – **Dir. art.:** Louisa Schabas – **Cost.:** Caroline Bodson – **Int.:** James Hyndman (Boris Malinovski), Simone-Élise Gérard (Béatrice) Denis Lavant (L'étranger), Isolda Dychauk (Klara), Dounia Sichov (Helga), Laetitia Isambert-Denis (Justine Malinovski), Louise Laprade (Pauline Malinovski), Bruce LaBruce (le premier ministre) – **Prod.:** Sylvain Corbeil, Nancy Grant – **Dist.:** K-Films